

Une lecture Traditionnaliste de la post-Modernité...



Les funérailles d'Oskar Panizza, George Grosz (1917)

L'objectif invisible de la société de consommation, de notre point de vue, est la destruction de toute forme d'organisation traditionnelle, ou si l'on préfère et plus largement, d'organisation au sens politique du terme – mais cela ne peut qu'avoir des implications plus profondes encore. Rien n'est plus révélateur qu'il nous faille délibérément choisir de raisonner « de notre point de vue », sans le regard de l'ingénieur fixé sur les paramètres vitaux de ce que nous pourrions appeler « Capitalisme », « Technique », ou même « Modernité », à la suite d'auteurs aussi fondamentaux mais différents que Karl Marx, Martin Heidegger et René Guénon.

Pour la grande masse des individus, « satisfaits » et prétendument émancipés, la société de consommation, assimilée aux loisirs ou à la marchandise, s'affirme chaque jour un peu plus comme le lieu d'exercice de la liberté. C'est un fait qu'il serait naïf de contester, au nom de quelques « nouvelles tendances » : les effets secondaires engendrés, ou pour mieux dire, les « externalités négatives », à l'image de la dépression de masse, participent au même titre que les contestations plus ou moins affirmées – en réalité parfaitement vaines – au fonctionnement normal de cette société ; ce sur quoi nous reviendrons.

Quoiqu'il en soit, il y a là quelque chose de tout à fait paradoxal pour qui dispose de quelques connaissances sur le passé des peuples d'Europe, ou porte encore en lui un semblant de hiérarchie. Comment l'abandon, le relâchement et l'oubli – auxquels tend à s'assimiler le loisir – pourraient-ils être les moyens de la liberté, et moins encore, la liberté elle-même ? Comme dans tous les domaines, notre situation peut s'évaluer aux glissements lexicaux intervenus dans le temps, sans même parler de la forme de nos productions, de très loin inférieure à celles de l'Antiquité classique.

Les Anciens comprenaient la liberté comme processus de libération, (recherche de l') autarcie et autonomie du sujet, dans une acception non-idéaliste au sens des tenants des Lumières comme des

partisans de la réaction vitaliste. Solidaire de l'idée d'une HUMANITAS et d'une nécessaire habitation du monde, la définition de la liberté individuelle correspond ainsi à celle de la cité véritable : faisant ses propres lois (sans que cela ne remette en cause l'idée de THEMIS, de « coutume sacrée »), célébrant ses propres dieux, frappant sa propre monnaie ; en un mot indépendante de l'étranger. Nous serions dans l'erreur en imaginant le philosophe antique comme absolument indifférent au sort de sa cité ou de ses contemporains, et ce même si les différentes écoles apportèrent des réponses contradictoires à ce problème : Pyrrhon, dont la démarche ne manquait pas d'une certaine forme d'héroïsme, demeura un cas isolé, et Platon, bien que déçu par la cité réelle, ne manqua pas de séjourner à la cour de Denys l'Ancien, tyran de Syracuse. Dominant à Rome où il proposait de parvenir au « bon usage des passions », le stoïcisme formula une morale civique dérivée de l'idéal d'interconnexion des organismes qui devait influencer la pensée chrétienne et ressurgir, en même temps que les thèses organicistes de la Konservative Revolution, chez les non-conformistes des années 30 sous la formule du personnalisme. Rien de plus éloigné de la liberté travestie des Modernes que cette exigence radicale d'indépendance dans et par la participation : la liberté ne s'octroie pas, mais se gagne instant après instant, si tant est que l'on sache lutter. Rien qui ressemble moins au « relâchement » et à « l'oubli » que cette dure conquête d'un soi authentique.

S'abandonner, mais à qui ? L'existence proprement humaine, dans son acception superficielle, est un parcours ponctué de situations de rapport de force qui débouchent sur la formation d'un « champ personnaliste » : chaque forme de vie consciente d'elle-même et, partant, de l'étrangeté de sa présence-au-monde, est menacée d'extinction si elle refuse sa loi élémentaire. Aussi la paix n'est-elle jamais que le respect d'un traité juré, à la suite d'affrontements qui n'auront pas manqué de révéler les capacités de chacun à défendre son autonomie – c'est-à-dire son périmètre de déploiement, l'antichambre de la « clairière » – ; et la pérennité des Etats organiques nécessite cette part de fluidité qui permet l'intégration des individualités dans leur sphère de prédestination. Rien n'est plus étranger à la vie – tension, bras de fer contre la mort que nous finissons par perdre, tragiquement – que le relâchement ; comme il n'est rien de plus malsain pour le soldat que le désespoir qui fait déposer les armes et désertir les lignes. Car tel est le problème : une vie propre, et par extension une famille, une phratricie, une communauté, sont autant de phalanges où l'effort individuel et l'effort collectif se rejoignent harmonieusement, ne permettant pas la faiblesse de l'âme. L'oubli tant revendiqué par les Modernes n'est donc rien d'autre qu'un refus de la vie, et plus encore, un désir de mort nécessairement pathologique.

Mais dans la revendication à l'oubli individuel, selon l'image de la phalange se fait jour une terrifiante négation de l'altérité authentique qui est également haine de soi, relativement (en tant qu'appartenant à un peuple donné) et donc absolument (en tant que personne humaine). L'abdication de la personnalité équivaut à un abandon de poste, et en l'absence d'une ligne forte, comment l'individu pourrait-il se réaliser ? La société de consommation pourrait se résumer à ce cercle vicieux qui la fait s'opposer à toute forme d'organisation authentiquement politique. Chaque fin de semaine, nous assistons au spectacle de fuites égoïstes qui se transforment en débâcle. Mais comment la société peut-elle encore tenir ? Comment l'individu lui-même peut-il encore exister dans une telle position ? Par ces questions naïves, nous touchons au cœur du problème, au sens propre. La société de consommation, avant d'être une forme d'organisation au caractère économico-social avoué – ce qui suffit à la rendre condamnable –, est un processus de destruction de la personnalité et de révision radicale de l'identité : seul lui convient le type de l'homme possédé, à l'image de la ville ouverte.

C'est l'évidence, la ville sans défense est tôt occupée par une puissance étrangère, et qu'elle ait été désarmée par le plaisir n'y change rien : il faut combattre pour connaître les fruits de l'impérialisme – ressources exotiques, produits finis et esclaves divers –, comme il faut des guerres passées pour justifier ensuite le « relâchement » qui passe après l'hyper-vitalité et ses difficultés pour une

sagesse. Il n'est plus nécessaire, a-t-on besoin de croire, d'entretenir des stratèges et des soldats : ainsi parlent les jeunes gens enfantés dans le confort, alors que le père s'efface fatalement à la suite du guerrier, que les veuves, les estropiés et les lâches les détournent du passé. En lieu et place de ces troupes, les organes humains du déploiement par excellence sont l'œil et la main, qui permettent et nécessitent une situation de confrontation : l'œil porte l'esprit, s'entretient avec lui ou désigne la cible, la main saisit l'outil et installe sa demeure au monde, elle caresse un corps ou le soumet. Mais qu'advient-il lorsque l'individu se retrouve, à l'image de la ville, privé de son stratège, de ses sentinelles, de ses combattants ? Dès que l'esprit d'expansion de la vie ne rayonne plus en un individu pour établir « la sphère d'accueil de la personnalité », il se transforme en une cité sans muraille en proie aux pillages de l'ennemi. Alors viennent les rapines et les désirs médiocres d'une populace d'esclaves aigris par les coups. La liberté du moderne est ainsi le prétexte de son abdication : il ne se meut plus dans le monde, pas plus qu'il n'affronte l'existence ou ne la mène authentiquement. « Ouvert », il ne se déploie plus, mais laisse chaque chose se déployer en lui, inversant en quelque sorte le cercle de la personnalité pour en faire un trou noir, se laissant habiter – envahir, occuper, « déporter » – par les passions et agir par la basse existence qui prend la forme d'un flux. Mais que sont ces forces qui l'habitent lorsqu'il croit enfin bon de s'abandonner à sa « liberté », se relâcher, s'oublier ?

A tous les sens du terme, le Moderne est le parti de l'étranger. « Son point de vue » est celui des passions qui traquent et suppriment en lui les dernières résistances de la personnalité potentielle, devenue obsolète dans la phase d'auto-dépassement de la civilisation cartésienne. Le cogito n'est tout simplement plus dans l'homme : son émancipation l'a conduit à façonner Dieu hors de lui et du monde ; un Dieu-Machine déployé en un réseau mondial. Décalé par rapport au « sujet », l'individu est en réalité surveillé ou assailli par les forces qui l'occupent et l'asservissent lorsqu'il prétend regarder, et chaque fois que sa parole est accompagnée d'une volonté d'action, c'est l'occupant qu'il sert, y compris et surtout lorsqu'il prétend le combattre : « Lorsque tu regardes l'abîme, l'abîme te contemple ». Chaque fois que l'individu se retrouve en lui-même, face à l'inauthenticité de son existence, il réclame non l'abolition d'un système d'auto-consommation qu'il peine à supporter (ce que ferait tout individu non aliéné), mais la possibilité technique et juridique d'une compensation psychologique plus radicale de la discipline exigée durant la semaine de travail. Est-ce le résultat d'un profond dégoût de soi ? Cela n'a rien d'évident, tant l'individu de la post-modernité se trouve divisé contre lui-même (au sens de la parole biblique), ses parties d'être disloquées et leurs fonctions de guidage délocalisées. Pour lui, la prise de conscience, c'est-à-dire le processus de retour *soucieux* dans son monde au centre du Néant, n'est tout simplement plus possible ; et il s'agit d'une impossibilité purement technique.

Qu'espérer d'une enveloppe creuse qui tente de reconnecter des fils dont elle ne connaît plus l'origine ? Précisément, un sursaut existentiel présupposerait ce que la Modernité vise essentiellement à détruire ; et semble être parvenue à détruire : la personnalité n'est plus qu'une illusion aux accents logiquement mercantiles, et l'invoquer ne peut que renforcer le système global de prise en charge de « la France des robots ». Durant les périodes d'abattement, ce qui pourrait donc ressembler à un dégoût est réinterprété par l'interface de la Marchandise, le manque d'être reformulé en un besoin vital d'avoir, qu'il soit humain ou strictement matériel - ce que le processus de chosification tend à rendre parfaitement équivalent. En lieu et place du dégoût, l'exo-instinct que la Marchandise impose à l'individu enclenche l'une de ses procédures d'urgence, et en l'absence d'une personnalité réelle, il ne peut finalement qu'être suppléé par l'instinct de type zoologique qui saisit immédiatement le risque de surchauffe et d'implosion du système parasité, incapable d'interpréter et de gérer ses contradictions. Détruire toute trace d'une « révolte du moi » devient alors l'objectif prioritaire et paradoxal de tout l'organisme humain pervers, afin d'assurer sa survie. Chez l'individu-esclave, le problème est nécessairement la solution : l'impossibilité technique de penser et vivre autrement induit l'obligation de supprimer l'identification des causes du malheur. Ainsi, plus un évènement s'avère néfaste pour la personne humaine, plus il induit une série de

contre-mesures visant à l'accentuer, afin de détruire tout ce qui laisse encore désigner le « mal » (et par extension le « bien ») et de maintenir l'organisme en vie. Mais à quel prix ? La conséquence d'un tel fonctionnement est la multiplication et l'aggravation des névroses, qui confondent progressivement instinct-parasitaire et instinct originel par l'élaboration d'une nouvelle Humanité caractérisée par un niveau d'existence absolument inférieur, du traitement général de la population dépendant la réussite de chaque opération.

Comment renier ses faiblesses, lorsque l'on méconnaît la force ? que ces catégories ont perdu jusqu'à leur moindre signification ? lorsqu'elles impliquent une forme psychologique particulière et dorénavant inconnaissable ? Pour la plupart, elles sont autant de compromissions tendant à constituer l'identité (intime et sociétale) de l'individu, et donc à s'emparer finalement de lui. A mi-chemin et généralement dès l'adolescence, l'individu est voué à son auto-destruction et à l'accélération continue de cette œuvre de « table rase », ce qui vise tant à minimiser les temps d'abattement qu'à permettre une multiplication toujours plus violente des expériences existentielles, l'un n'allant pas sans l'autre. A leur tour, les nouveaux moments dépressionnaires ne peuvent conduire qu'à des crises plus aiguës, jusqu'à passer de la rareté à la permanence diffuse ; au gouffre inversé de la non-personnalité qui n'a de cesse de happer les formes de vie demeurées « solides » ; au simple « individu-réseau » traversé et conduit par le flux de l'existence. Annoncée par les petits prophètes du Café de Flore, cette Humanité-chose est en passe de s'imposer avec l'implacabilité que la vulgate darwinienne pouvait prêter aux peuples coloniaux du XIXe siècle, dans un nouveau « nationalisme mondial » qui procède par excommunication : seule la faiblesse chronique du type humain de la post-Modernité permet encore de préserver quelques « îles de la tortue », alors même que nous assistons à une redistribution des cartes. Il n'est pas certain que l'effacement de la puissance de l'Etat nous préserve à l'avenir d'un nouvel avatar du jacobinisme sous la forme des hystéries sécuritaires que la Marchandise ne fait qu'encourager. Quoiqu'il en soit, il est aujourd'hui évident que l'humanité différenciée se trouve engagée dans une lutte quasi-zoologique pour la survie : affirmer que « ce qui est déraciné déracine » à la manière de Simone Weil est trop peu dire. L'expliquer suffit-il ? Le Destin incite les hommes debout à plus que la simple résistance ; il leur impose l'évangélisation des abîmes qui les infiltrent, sans la moindre illusion: de la blessure de l'échec, il est certain qu'ils retireront la confirmation de l'analyse qui nous occupe ici.



Lichtsignale, Otto Dix (1917)

Dans le cadre de l'anthropologie post-moderne, évidemment indissociable du système de production-consommation, il n'y a donc pas de contradiction interne entre discipline hebdomadaire et dérives existentielles : la période de « relâchement » extrême qui suit le travail, est non la faiblesse de ce système de contrôle, mais sa principale force. Qui plus est, symboliquement et pratiquement, cette contradiction est atténuée par le chômage structurel de masse, la tendance à l'indistinction des périodes et, surtout, par l'allogénéisation ethno-culturelle, mobilisant la figure

d'*Homo festivus* chère à Philippe Murray: l'emprise croissante du système de consommation s'accompagne fatalement d'une révolution anthropologique, traduite par la recomposition identitaire autour des valeurs et des modèles propres à la Marchandise – ce qui implique le double jeu préalable du déracinement et du besoin « vital » d'homogénéité des hommes abattus, donc de « l'esprit de contre-colonisation ».

En fusionnant temps de travail et temps libre, jouant sur la dualité psychologique – pratiquement, économiquement virtuelle – entre production et consommation, le système dépasse le simple cadre de la tyrannie, et l'on songe aux réflexions éclairantes émises par Hanna Arendt visant à la distinguer des formes proprement totalitaires de domination :

« L'isolement et l'impuissance, c'est-à-dire l'incapacité fondamentale et absolue d'agir, ont toujours été caractéristiques des tyrannies. Dans un régime tyrannique, les contacts politiques entre les hommes sont rompus et les aptitudes humaines pour l'action et le pouvoir sont contrecarrés. Mais ce ne sont pas toutes les aptitudes humaines qui sont détruites. Toute la sphère de la vie privée, avec ses possibilités d'expérience, d'invention et de pensée est laissée intacte. Nous savons que le cercle de fer de la terreur totale ne laisse pas d'espace à une telle vie privée et que l'autocontrainte de la logique totalitaire détruit chez l'homme la faculté d'expérimenter et de penser aussi certainement que celle d'agir. [...]

L'isolement est cette impasse où sont conduits les hommes lorsque la sphère politique de leurs vies, où ils agissent ensemble dans la poursuite d'une entreprise commune, est détruite. Pourtant l'isolement, bien que destructeur du pouvoir et de la faculté d'agir, non seulement laisse intactes mais est même nécessaire aux activités dites productives des hommes. [...]

Dans l'isolement, l'homme reste en contact avec le monde en tant qu'œuvre humaine ; c'est seulement lorsque la forme la plus élémentaire de la créativité humaine – c'est-à-dire le pouvoir d'ajouter quelque chose au monde commun – est détruite, que l'isolement devient absolument insupportable. C'est ce qui peut se produire dans un monde où les valeurs majeures sont dictées par le travail, autrement dit où toutes les activités humaines ont été transformées en travail. »

Les Origines du totalitarisme. Le système totalitaire, Paris, Gallimard, 1951.

p305-306

Derrière les passions, c'est la Marchandise qui réécrit l'histoire, le monde et les identités, en un processus proprement totalitaire selon la description donnée par Arendt (adaptée à la post-modernité : « soft power » et « auto-pilotage » du Marché remplaçant – le plus souvent du moins – les répressions d'airain et les « corrections du réel »).

Mais qu'est cette « Marchandise » ? Bien que l'analyse classique de Jean Baudrillard demeure à son sujet largement pertinente, nous sommes séparés des années 70 par le niveau de déréalisation et, plus important encore, par la déterritorialisation généralisée : si la fascination provoquée par la Marchandise durant « l'intermonde » tenait encore de l'affirmation du WACHSEIN (« Raison calculante ») contre le DASEIN (« la Vie enracinée ») – selon la terminologie spenglerienne –, donc d'un processus strictement et par trop humain, le trait caractéristique de la post-modernité est la fluidification générale, autrement dit, la « spiritualisation » de la matière chargée d'une capacité régénératrice. Dans cette optique, le « Pop Art », peut apparaître comme la forme hybride constituant le passage du stade historique ancien (le vertige de l'hyper-rationalisation) à la post-modernité (transfert de la « personnalité » de l'individu à la Marchandise) : il n'est pas abusif

d'affirmer qu'à présent, tout est « Pop Art » ou tend à l'être. A commencer par les individualités.

L'individu (et a fortiori l'allogène prolétarisé) n'est pas simplement influencé par la Marchandise : « il est » la Marchandise elle-même, ou plus exactement, il lui a transféré tout ce qui constituait son humanité active, à commencer par la conscience de soi et le sentiment d'être-au-monde ; alors même que la Marchandise ne se limite plus aux « objets de l'étalage ». A proprement parler, l'individu n'est plus en lui-même : qu'il utilise son esprit pour « penser » n'aura jamais aucune incidence, puisque précisément, il raisonne à partir d'une matrice qui, tout en lui étant normalement extérieure et inaccessible, tend à recouvrir et à posséder toute chose. La société de consommation ne se contente donc pas de produire un discours de légitimation (tyrannie), puisqu'elle est ce discours (totalitarisme) ou pour mieux dire, cette idéologie – absolument déterminée par le fait même de l'extension planétaire du capitalisme anglo-américain, avec lequel elle se confond depuis l'origine. Le vaste mouvement de la Modernité (entendue comme processus de déracinement général), prend fin avec la disparition de ses agents « solides » devenues obsolètes, à commencer par l'Etat-Nation euro-occidental, marche-pied humilié de la déterritorialisation généralisée. A la mentalité nationaliste, sas de transfert d'un Lieu du Sujet à un autre, ne succède rien qui tienne d'une mentalité impériale: le Nouvel Ordre Mondial n'a pas vocation à nous ouvrir les cieux, mais à nous enfermer sous terre, non par un « aplatissement » de l'homme, mais par une destruction pure et simple du noyau qu'est la personnalité.

L'anti-Monde qui tombe sur l'Occident en voie de dilatation planétaire ne réclame aucune inclusion, aucune intégration sous une Bannière des individus homogénéisés durant l'ère précédente: son emprise nécessite au contraire la désintégration de l'humain, son extirpation de la carcasse désormais percée où l'Esprit inverti souffle comme il veut. Ce n'est pas tant l'individu qui s'insère dans le Système-Monde que les désirs qu'il est susceptible d'héberger, que les névroses qui le connectent désespérément – jouissance – à l'Interface. L'individu-combustible n'est plus l'enjeu du contrôle politique, alors que le Système est devenu l'interface qui permet l'existence des unités désossées et recomposées en Lui: c'est le contrôle lui-même qui est devenu l'enjeu de l'individualité post-moderne, qui se bat avec acharnement pour son esclavage. L'Européen fidèle n'est donc plus confronté aux blocs destructeurs, mais à chaque agent du Système considéré indépendamment: son isolement résulte de moins en moins d'un ostracisme politiquement organisé, revendiqué par la collectivité devenue adverse, mais de ses rapports directs avec une post-humanité entièrement contenue dans un processeur général. Dans le neo-collectivisme planétarien, l'idée même d'un tissu social n'a absolument aucun sens: le flux social de remplacement résume les rapports à des coagulations et des fusions brumeuses de sphères et de flaques *sensationnelles*, à des points de convergences entre les désirs et névroses des différents tenants-contenus: une personnalité, un individu réalisé, ne peut que s'y perdre, y sombrer, au sens propre du terme. S'y écorcher, comme sur les barbelés. Rien ne révèle mieux le caractère essentiellement spirituel de la Modernité – du combat de et contre la Modernité – que ce point d'arrivée, que cette conclusion de cycle dans la relance.

Il ne s'agit donc plus d'une simple opposition géopolitique entre thalassocratie et Europe continentale en voie d'unification, et plus seulement d'une lutte entre les gouvernements atlantistes et les autres ou les populations, mais d'un conflit planétaire de nature anthropologique et spirituelle entre la Forme-Capital, pour reprendre l'expression d'Alain de Benoist, et toute expression de la Tradition. Si l'a-civilisation américaine nous menace aujourd'hui, c'est justement en tant qu'elle n'est plus spécifiquement américaine et s'étend en un nouvel « internationalisme » des types humains niant le tragique. Il n'y a pas de plus grand danger pour l'identité européenne que cette « société de consommation » globalisante, nouvel avatar de la Modernité. Mais s'il procède en transperçant le cadre de nos particularités, c'est pour désagréger la personnalité qui se trouve à la fois en leur origine et à leur extrémité : si notre sang est aujourd'hui sommé de se diluer, c'est uniquement parce qu'il est un frein à la dissolution du moi ; non en vertu de rancunes millénaires.